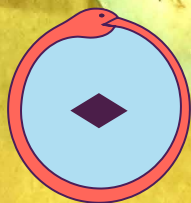
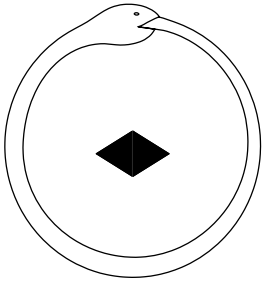




NOUS SOMMES AUJOURD'HUI
AVIDES DE CETTE LANGUE
Iolanda Potiguara



cahiers
SELVAGEM



NOUS SOMMES AUJOURD'HUI AVIDES DE CETTE LANGUE

Iolanda Potiguara

Ce cahier est composé de la transcription de l'intervention de Mme Iolanda Potiguara, enregistrée le 19 février 2025 à l'école autochtone Pedro Poti, dans le village de São Francisco, sur le territoire Potiguara, dans la baie de la Traição, dans l'État de Paraíba.

Ce cahier fait partie de la série de cahiers Potiguara, en collaboration avec l'Association Paraíba Mel, l'Institut Serrapilheira et la Funarbe.

Je vais commencer par parler de revitalisation. Je ne sais pas pourquoi je n'aime pas trop le mot « sauvetage », vous comprenez ? Je parle de revitalisation. Pourquoi ? Parce que la langue **Tupi** a été oubliée pendant très longtemps. Elle est récente dans notre milieu aujourd'hui, mais elle appartenait à nos ancêtres et elle subsiste, pas totalement dans cette langue du tronc **Tupi**, mais elle subsiste dans les noms des villes, dans certains noms d'aliments et des noms d'oiseaux. Elle subsiste parmi nous à plusieurs égards, dans plusieurs localités, et nous-mêmes l'ignorions. Donc, pour moi, ce n'est pas un sauvetage, c'est une revitalisation de ce qui était endormi, de ce qui était caché.

Pour nous, la nouvelle génération, après ce qu'ils ont fait à nos ancêtres, cela nous a été caché, cela ne nous a pas été transmis, car l'éducation est restée une éducation européenne. Plus ils cachaient ce qui nous appartenait, mieux c'était pour eux. Tout près d'ici, nous avons **Itapororoca**, une ville. Il y a **Mamanguape**. **Mataraca** elle-même, le village de Cumaru. Nous avons plusieurs localités où l'on parlait et écrivait en **Tupi** à l'époque des colonisateurs qui ont enregistré tout cela. Mais cela est resté inconnu et nous est parvenu par le biais de la légalisation dans le système éducatif brésilien de l'école autochtone. Parce que, pour les colonisateurs, nous n'avions pas d'école, nous n'avions rien. C'était ce qu'ils voulaient, ce qu'ils ont mis en place, ils nous ont conduits à cela. Parce que moi-même et la plupart de mes proches avons été éduqués dans ces écoles, nous avons été éduqués dans ces écoles avec d'autres

connaissances, avec un demi-monde de choses qui ne nous appartenaient pas. Puis, à partir du mouvement pour l'éducation scolaire autochtone, dans les années 1970, avec la nouvelle rédaction de la Constitution fédérale, de l'article 231¹, qui stipule nos droits à cet égard, et en révisant la nécessité d'introduire cette éducation dans les écoles, tout cela a été construit. Car jusqu'alors, elle était déjà affaiblie, non seulement au niveau de Paraíba, mais aussi au niveau du Brésil. La culture, le peuple qui parlait **Tupi** l'avait déjà progressivement délaissé pour ne plus parler que le portugais². Cela ne veut pas dire que le portugais n'était pas important. Oui, il l'était mais il a fini par anéantir le **Tupi**. Il a provoqué l'oubli de nombreuses langues, mais pour nous, les **Potiguara**, cela a également été important, car aujourd'hui, nous pouvons débattre d'égal à égal. Aujourd'hui, nous pouvons lire entre les lignes de l'Histoire, de n'importe quelle littérature portugaise. Aujourd'hui, nous sommes ici pour dire : nous sommes ici, nous sommes aussi capables que vous. Nous existons, nous comprenons, nous pouvons coucher nos pensées sur le papier selon les règles actuelles imposées par le système, mais nous sommes différents, car nous avons aussi notre langue. Que vous le vouliez ou non, elle n'a pas cessé d'exister. Elle est toujours là, oui.

L'autre jour, je disais à une jeune fille que j'aimais beaucoup le **patixã** et presque personne ne savait ce que c'était. Vous savez ce qu'est le **patixã** ? Ça vient de l'époque de mes arrière-arrière-grands-parents, qui l'ont transmis à mon arrière-grand-père. Mon arrière-grand-père l'a transmis à mon grand-père, mon grand-père l'a transmis à ma mère, ma mère nous l'a transmis. Mon petit-fils aîné a découvert le **patixã** il y a trois mois. C'est un plat et son nom est **Tupi**. Et je ne le savais pas ! Le **patixã** est fait à partir de manioc mou et de noix de coco, c'était ce qu'il y avait beaucoup ici. Avec de la noix de coco, du poisson rôti – vous mangez et ça

1. L'article 231 de la Constitution fédérale brésilienne de 1988 reconnaît les droits fondamentaux des peuples autochtones sur les terres qu'ils occupent traditionnellement, garantissant leur organisation sociale, leurs coutumes, leurs langues, leurs croyances et leurs traditions, et il appartient à l'Union de les délimiter, de les protéger et de faire respecter ces droits.

2. L'affaiblissement des langues autochtones est le résultat d'une politique d'État qui remonte à l'interdiction des langues autochtones avec le *Diretório dos Índios* [Édit des Indiens], signé par le marquis de Pombal en 1757.

fond dans la bouche ! En tout cas, moi, j'adore le *patixã*. Et ceux qui ne le connaissent pas ? Il faut absolument que vous l'essayiez, vous allez adorer. On le mange comme un gâteau, comme ça, en le cassant avec les mains.

Alors, cela signifie-t-il que la langue *Tupi* n'existait pas ? La langue *Tupi* a-t-elle disparu ? Non. En réapparaissant aujourd'hui, elle revient avec toutes ses significations, avec toutes ses saveurs, ses goûts, et nous invite à la manger aussi, parce qu'aujourd'hui, nous sommes avides de cette langue. Elle est en train de se revitaliser. Elle a déjà beaucoup progressé, mais il reste encore beaucoup à faire, parce que si vous l'introduisez dans la salle de classe, les élèves vont la connaître, mais c'est juste une langue entre nous. Elle est commune. Le mot *Itapororoca* est commun, tout le monde le connaît. *Cumarú* ? Aussi. Mais il reste inconnu. Revenons à l'éducation que nous avons reçue, qui nous a fait nous arrêter, perdre et dire que ces noms n'étaient pas les nôtres. Il y a plusieurs noms très beaux en *Tupi*. Mais maintenant, nous savons qu'ils sont à nous.

Et cela a été tellement important – vraiment « important ». Je ne vais pas dire que cela a été important à cause du désastre qui s'est produit. Nous faisons référence à la langue, qui a également été un immense massacre culturel. Ce n'est-ce pas vrai ? Mais ainsi, à partir de nos découvertes actuelles, nous avons vu que cela a également contribué au monde d'aujourd'hui. Aujourd'hui, si nous n'avions pas été aussi confiants avec le portugais, nous serions peut-être restés à la traîne dans tous les domaines. Parce qu'il faut dialoguer d'égal à égal. Cette éducation a fait que tout cela est resté là, *mufumbado* [au point mort]. Alors, que se passe-t-il ? En vous voyant et en vous entendant parler, je pense : nous savons que lorsque nous naissons, nous faisons nos premiers pas, d'abord un premier, puis un autre, on suit on prendre notre chemin et on s'en va. Lorsque nous parlons, lorsque nous commençons à parler, nous ne prononçons pas seulement une lettre. La plupart du temps, l'enfant prononce déjà quelques mots, même s'ils sont déformés, mais on le comprend. J'ai un petit-fils d'un an, un arrière-petit-fils d'un an et deux mois. Le premier mot qu'il a prononcé était *água* [eau]. Vous y croyez ? C'est un mot trop difficile quand les enseignants alphabétisent. Mais il n'a pas dit directement *água*, il a dit « *abla* ». On comprend que c'est *água*, n'est-ce pas ? Donc, tout est lié, c'est un ensemble, c'est le pilier, comme vous l'avez dit, c'est le tronc.

Et pourquoi aujourd'hui les écoles, les systèmes éducatifs ne le voient-ils pas ? La plupart des écoles autochtones continuent d'appliquer un système éducatif où les matières sont cloisonnées. Et nous, les peuples autochtones, qui avons tout cela... ! Je m'en souviens toujours quand je vais dans les coins reculés. L'eau, la terre et l'univers ne font qu'un. Quand on arrive à l'école, tout cela est divisé. Et cette division se multiplie. Science et art, art et culture, portugais, rédaction, mathématiques. Mes amis, ce n'est pas ainsi que l'on travaille dans une école autochtone ! Je suis fatiguée de le répéter, mais je n'arrêterai pas de le faire, je continuerai. Surtout dans l'enseignement préscolaire et primaire, qui constituent les premiers pas des enfants. Comment travailler le corps humain sans la terre ? Comment travailler le corps humain et la terre sans l'univers ? Si nous sommes ce milieu ? C'est pourquoi c'est garanti : l'éducation autochtone est interculturelle, elle est multilingue. Parce que vous avez vu que nous avons découvert que notre **Tupi** n'était pas totalement mort ! Tout comme notre portugais : chaque village ici a son portugais, son accent. Il y a des villages qui parlent en chantant, d'autres qui parlent en sifflant, d'autres qui parlent très calmement, d'autres où les gens parlent fort, d'autres encore où ils parlent doucement, mais avec un portugais différent les uns des autres. Quand quelqu'un arrive ici et dit « bonnes nuit », un autre répond déjà d'une manière différente. Mais les gens vont l'ignorer. « Bonnes nuit », c'est quoi ? Bonne nuit. C'est le portugais de ce village qui est tourné vers le **Tupi** que ce village parlait. L'accent qu'il a pour dire cela est l'héritage ancestral du **Tupi** qui était parlé à cette époque. Alors pourquoi notre langue serait-elle morte ? Elle ne l'est pas.

Cela devrait être une intégration, mais cela vient dans la boîte. Bien sûr, les enseignants acceptent, c'est le système qui l'impose. Malheureusement, nous sommes encore soumis à cela. Que cela nous plaise ou non, c'est lui qui commande. Mais si l'école autochtone a toute sa législation, pourquoi acceptons-nous cela ? Pourquoi n'arrêtons-nous pas, pourquoi n'élaborons-nous pas notre propre programme ? Nous ne voyons pas ce dont nous avons besoin, quelle est notre fonction, notre vision, ce dont les gens ont besoin pour puiser dans le passé afin de faire cela ici et maintenant ?

Où sont nos arbres ancestraux ? Nous avons des arbres historiques, nous avons des arbres historiques parmi nous, que les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas, dont ils ignorent l'existence. Juste là, à Forte, dans le village où j'habite, il y avait un arbre. Je pense que Tonhô³ ne s'en souviendra pas, mais il y en avait un qui s'appelait « l'arbre de l'amoureux ». Je voulais découvrir son nom. C'était un très grand arbre, ceux qui partaient d'ici pour aller à la baie de la Traição, ceux qui partaient de la baie pour venir ici, se reposaient sous cet arbre. Tu te souviens, Tonhô ? Il y a beaucoup d'histoires sur ça. Les enfants ne le savent pas. Je pense que c'est aussi à notre professeur de rechercher cela. C'est un arbre historique qui contient aussi l'univers, la Terre. Il est sur la Terre, mais il a la Terre en dessous de lui. Et il est là, comme au milieu de l'eau. Il a survécu tant que l'eau était en lui. Quand l'eau s'est épuisée, il est mort. Donc, c'est pratiquement trois vies en une. Cela ne peut plus rester en sommeil. C'est notre responsabilité en tant qu'éducateurs, en tant qu'anciens, en tant que leaders, en tant que sympathisants de la cause, de conscientiser ces personnes. Bien sûr, tout est différent. Notre territoire a été entièrement remodelé et ce ne sont plus les Espagnols⁴, les envahisseurs. C'est l'héritage qu'ils nous ont laissé pour faire ça. Je dis « nous » au sens collectif, car je ne contribue pas à ça, je ne déboise pas ni n'envase quoi que ce soit. Je fais en sorte que tout soit préservé, mais cela ne dépend pas seulement de moi. Si nous apportons cette conscience, cette prise de conscience dans les villages, si nous organisons régulièrement ces rencontres, quelqu'un finira par se réveiller. Quelqu'un va se réveiller. Nous devons définir ce que nous voulons. Et si notre seule source, la seule porte ouverte dont nous disposons pour discuter, c'est l'école, alors allons-y. Qu'est-ce qui gouverne l'univers aujourd'hui ? Il [Carlos Papá] l'a dit très clairement⁵. C'est le système solaire. Quel temps fait-il aujourd'hui ? Qui nous dit quel temps il va faire ? La Lune ! C'est par là qu'il faut commencer, car c'est de ça que vivaient nos ancêtres. Nos

3. L'ancien Tonhô, Antônio Aureliano, était présent à l'école Pedro Poti au moment de l'intervention de Iolanda Potiguara. Vous pouvez accéder [ici](#) à une marche de **Toré** enregistrée à cette occasion, à laquelle Tonhô participe.

4. Iolanda mentionne les Espagnols mais il s'agissait plutôt des Portugais. [N.T.]

5. En référence au discours de Carlos Papá enregistré dans le cahier *Selvagem Recuperer les codes du temps, lettre aux Potiguara*.

ancêtres étaient sages, ils étaient scientifiques, ils étaient tout cela grâce à leur contact avec le surnaturel. Il leur suffisait de regarder le temps pour savoir quand il allait pleuvoir et comment soufflait le vent. Il leur suffisait de regarder la Lune pour savoir s'il y aurait du poisson, à quelle heure la marée allait descendre, à quelle heure la marée allait monter. Ils ne cherchaient pas dans les livres. Les livres sont là aujourd'hui pour nous aider. Mais cette sagesse était divine, elle venait du berceau et a été transmise à chacun d'entre nous. D'un simple regard, on savait définir le monde, la journée d'aujourd'hui, comment allait être la nuit d'aujourd'hui.

Et la phase de la Lune était très importante pour notre peuple et continue de l'être aujourd'hui pour l'univers mondial. Parce que vous avez vu le résultat aujourd'hui, une chose que nous n'avions jamais vue auparavant : des sans-abri à cause des inondations provoquées par la petite tempête qu'il y a eu. Elle n'a pas duré longtemps, c'était une petite tempête. À cause de quoi ? Parce que l'eau n'a nulle part où s'écouler du fait de l'engorgement des sols. Qu'est-ce qui a causé cela ? L'envasement. Et pourquoi l'envasement ? La déforestation en amont des cours d'eau et sur ses berges. Est-ce que je mens ? Déforestation totale. Aujourd'hui, c'est nous, les êtres humains, qui causons du tort et qui en subissons les conséquences. Allons-nous continuer ainsi ? Cela dépend de nous. Y a-t-il un moyen de faire quelque chose pour au moins désenvaser ? Oui. Mais pourquoi ne le fait-on pas ? Parce que les berges des cours d'eau sont envahies de bars et de résidences. Et alors, comment faire ? Ailleurs, là où il n'y a ni bars ni résidences, les berges sont clôturées pour l'élevage du bétail. Plus en amont, il y a des plantations de monocultures qui empoisonnent le sol et l'eau. Si nous ne pouvons rien faire aujourd'hui pour y remédier, nous pouvons conscientiser nos enfants afin qu'ils continuent à conscientiser. Ce n'est pas notre volonté. Nous voulons que la situation s'améliore. Si elle s'améliore, tant mieux, mais nous devons faire quelque chose. Et notre éducation est là pour cela, car sans l'eau, sans la terre, sans l'univers, nous n'aurions plus notre langue, qui a subsisté parce que tout ça était protégé.

Il y avait notre terre, elle n'était pas intacte, mais elle était très bien en comparaison à aujourd'hui. Elle n'était pas aussi dégradée qu'elle l'est aujourd'hui. Nous avons de l'eau propre, de l'eau potable. Aujourd'hui,

nous buvons déjà l'eau des puits, des puits artésiens, nous compromettons déjà l'approvisionnement en eau des générations futures, n'est-ce pas ? Parce que nous ne savons pas comment elle arrivera et si elle arrivera jusqu'à eux. Des choses dont nos ancêtres se sont souciés de nous laisser cette terre intacte. Je dis « intacte » avec toutes les ressources naturelles dont elle dépend pour vivre. Et aujourd'hui, nous buvons déjà l'eau du puits. L'eau de la rivière est telle que tout le monde peut la voir. La mer n'arrête pas de monter. Nous n'avons plus nos poissons. En fait, nous sommes à court de presque tout. La seule chose qui nous reste, c'est la volonté de gagner, cette envie de continuer à se battre, cet espoir qui ne s'éteint pas en un jour. Nous réussirons à faire quelque chose de mieux, parce que nous y travaillons chaque jour. Cela plaît à 10, déplaît à 20 – c'est comme ça – mais nous n'arrêtons pas. Nous continuons, n'est-ce pas ? Parce que si nous disons la vérité ici, cela peut blesser quelqu'un là-bas, mais nous voyons l'ensemble. Nous ne citons ni A ni B. Nous voyons notre peuple, nos petits-enfants, nos arrière-petits-enfants, les enfants de nos amis qui vivent parmi nous, qui demain n'auront personne pour parler en leur nom ni pour les défendre. Et que se passera-t-il si nous ne faisons rien aujourd'hui ?

L'éducation est donc aujourd'hui le principal moteur qui peut conduire à cela. Si les employés – je parle des employés, pas seulement des enseignants – et la communauté prennent position et disent : « C'est ce que je veux ». Parce qu'un programme scolaire tout prêt arrive du ministère. Et il faut le suivre. On n'a pas d'autre choix que d'enseigner des matières spécifiques⁶ qui, comme je l'ai dit, ne devraient même pas exister. Ce qui est nécessaire, prioritaire, urgent pour notre école et pour notre peuple, apparaît comme du contenu annexe, avec un ou deux cours par semaine. Ce n'est pas un axe central, ni pour l'État, ni pour le Brésil. Ça reste quelque chose de marginal, les gens essaient de voir si cela s'intègre, ce n'est pas reconnu comme une priorité. Les matières prioritaires, ce sont celles que tout le monde connaît déjà. Les

6. Les disciplines spécifiques sont un terme du système éducatif brésilien qui désigne les composantes du programme scolaire qui complètent la formation commune, axées sur des domaines techniques, théoriques ou pratiques essentiels à la formation professionnelle ou à l'approfondissement de certaines connaissances. [N.T.]

matières spécifiques, elles, ne sont pas prioritaires, on les fait si on veut. Et ce n'est pas tout à fait ça. Il manque cet engagement pour changer ce programme. Que voulons-nous dans ce programme ? Combien de temps durera l'axe thématique ? Qu'est-ce qui va être retenu dans cet axe thématique ?

Supposons que nous allons travailler sur l'univers : l'année 2025 est l'année de l'univers dans les écoles. Nous allons étudier ce qu'il y a dans l'univers. Comment l'univers englobe-t-il l'éducation autochtone, comment l'univers englobe-t-il le territoire autochtone, quelle influence a-t-il sur les marées, avec les phases de la Lune, avec les plantations ? Pourquoi ma mère coupait mes cheveux lorsque la Lune était pleine ? Comment ça ? Et mes cheveux étaient longs, n'est-ce pas ? Ma mère ne prenait que du *mutamba*⁷ dans la brousse pour les passer dans mes cheveux à une certaine époque. Mon père n'allait chercher des chevrons que pour faire le travail de la maison [elle montre le toit] pendant les nuits sombres. Ça, c'est très important.

Alphabétisez les enfants, plongez l'univers là-dedans. Plongez les enfants dans l'univers, ils vont adorer. Ils vont prendre plaisir à être là-dedans. Le simple fait de toucher la terre est déjà une sensation, une émotion différente que l'enfant va ressentir. Le fait d'observer, on peut même inventer un microscope pour observer cela. Ils seront aux anges ! Mettez cela en pratique ! Emmenez l'enfant à la base. Emmenez l'enfant cueillir la feuille de la plante qui a servi à fabriquer le remède qui vous a guéri de la grippe. Pour qu'il sente le jus, qu'il sente l'odeur, voire qu'il la mâche pour goûter. Ce qui manque, c'est l'envie de mettre tout ça en pratique, car ceux qui sont nés, ont vécu et vivent dans le village savent tout cela. Si vous n'avez pas eu la chance de l'apprendre, c'est parce que parfois les gens n'y accordent pas d'importance, comme l'a dit Tonhô. Mais le voisin le sait, quelqu'un d'autre le sait et peut vous y emmener. Et dans cet amour, dans cet engagement que les enfants auront, qui sait si l'avenir de demain sera différent ? En défendant : « Non, ne jetez

7. *Mutamba*, ou *Guazuma ulmifolia* [Guazume à feuilles d'orme], est un arbre originaire du continent américain. Ses feuilles ont des vertus médicinales indiquées pour le traitement des crampes abdominales, du diabète, des douleurs gastro-intestinales, entre autres.

pas cette bouteille là, ça va boucher la rivière là, au fond, ça va tuer les poissons ». « Les gars, ne jetez pas ces déchets ». Ils se surveillent, ils se contrôlent à l'intérieur de leur propre territoire, en tout et pour tout.

Voilà ce qu'il manque pour montrer au ministère que nous sommes capables, que nous le voulons. C'est comme ça, notre RCNEI⁸ dans les écoles fonctionne comme ça. Ici, à Paraíba, ça fonctionnera comme nous le voulons, ici ou partout ailleurs au Brésil. Il ne faut pas laisser le ministère faire ce qu'il pense, ce qu'il veut, nous imposer ses idées. Bien sûr, il y a les matières obligatoires, mais nous avons aussi les nôtres et ils doivent les accepter. Que la langue **Tupi** revienne dans les écoles maternelles – où les tout-petits apprennent plus facilement – dans l'enseignement préscolaire et secondaire. Et que ce soit tous les jours. Pas seulement 2 ou 3 heures par semaine. C'est trop peu. Les enseignants doivent apprendre à parler aux enfants tous les jours en classe, du concierge à la cantinière. C'est difficile ? Ça l'était, mais plus maintenant. Ce qui était caché a été découvert. Cette lettre qui se trouvait aux Pays-Bas, écrite par Pedro Poti, nous a été rendue⁹. Il existe déjà des cours, des personnes qui parlent la langue, des auteurs de livres, donc ce n'est pas difficile. Difficile, ça l'a été, ça a été compliqué aussi, parce que nous ne savions rien de tout cela. Il ne reste plus qu'à se donner la main, à s'unir et à aller de l'avant avec l'aide de tous, car vous avez aussi beaucoup à nous apporter.

Et je ne me suis même pas présentée, n'est-ce pas ? Je fais partie du mouvement éducatif depuis longtemps, plus de 30 ans que je vis dans ce mouvement. Je ne vais pas vous dire que c'est facile. C'est compliqué, difficile, mais le meilleur dans tout ça, c'est le goût de la victoire. Il faut toujours faire deux pas en avant et quatre en arrière. Ce calcul est un peu compliqué, mais nous qui vivons cela, nous savons comment faire.

8. Le *Referencial Curricular Nacional para as Escolas Indígenas* [Référentiel national des programmes scolaires pour les écoles autochtones] est un document élaboré en 1998 par la Coordination générale du soutien aux écoles autochtones du ministère brésilien de l'Éducation. Ce document rassemble des références pour la pratique des programmes scolaires et les projets pédagogiques de l'enseignement scolaire autochtone.

9. Iolanda fait référence à deux lettres écrites en 1645, en **Tupi** ancien, par Pedro Poti et Felipe Camarão. Ces lettres ont été découvertes dans les archives de la Bibliothèque royale de La Haye, aux Pays-Bas, puis transcrites et traduites en portugais par Eduardo de Almeida Navarro. Elles sont disponibles ici : <https://www.redalyc.org/journal/3940/394074001004/html/>

Et plus vous avancez, plus quelqu'un vous tire en arrière, plus vous prenez de l'élan. Écoutez, comprenez bien, vous faites deux pas en avant et quatre en arrière. Quelqu'un vous tire en arrière, alors vous faites huit pas en avant, vous comprenez ? Y compris ce que vous vouliez faire. Ensuite, après qu'on vous ait tirés en arrière, vous restez, vous restez, vous restez, vous y allez, vous n'y allez pas. Vous faites un autre pas en avant et ainsi de suite.

Ce sont les traces laissées par nos ancêtres. Si vous cherchez leurs traces lorsqu'ils partaient au combat, à la chasse, à la pêche, voire au rituel du **Toré**¹⁰ sur la plage, vous ne voyez pas une paire d'empreintes, vous voyez un pied sur l'autre, vous comprenez ? Là, vous ne pouvez pas distinguer s'il s'agit de deux personnes ou d'une seule. C'était l'une des stratégies. Elle est détaillée dans la danse du **Toré**. Aujourd'hui, beaucoup n'ont pas encore su transmettre cela.

Je suis restée dans ce mouvement. J'ai toujours été assez agitée pour beaucoup de choses et beaucoup de gens disaient que je n'avais pas la langue dans ma poche. Je ne sais pas si cela m'a aidée, mais je suis là. Quand j'ai commencé à travailler comme enseignante, ma première école était dans ce village voisin. À mon arrivée, je me suis associée à, Dona Joana, qui contribuait à la culture, et à son fils, **Raqué**, qui était cacique à l'époque. Nous nous sommes donc réunis, nous avons formé un groupe de **Toré** et nous avons commencé à sortir. Et depuis que j'ai commencé à sortir avec eux, avec le groupe de **Toré** de l'école, j'ai commencé à être persécutée. « Tu abandonnes l'école », ce genre de choses.

Il y a plusieurs revendications dans l'histoire de l'éducation à Paraíba qui restent à satisfaire. Et nous sommes ici pour nous battre, ce n'est pas par manque de volonté que nous ne nous battons pas. Beaucoup d'écoles autochtones veulent le faire, mais vous savez aussi que le système impose et empêche. Et il y a aussi ces choses liées aux accords politiques, comme partout ailleurs, qui sont très difficiles à gérer. Mais nous continuons à espérer des jours meilleurs. Nous voulons exercer notre axe principal, qui

10. Le **Toré** est un rituel pratiqué par plusieurs peuples autochtones du nord-est du Brésil, qui combine danse, chant et religiosité. Symbole de résistance, il implique l'utilisation d'instruments de musique tels que la maraca, ainsi que des chants et des danses en cercle.

est notre vie, qui doit être pleine, en particulier au sein de notre ethnie. Quand je parle de « pleine », je parle de tous les aspects : culturels, socio-diversité, socio-économiques, écologie. Quand je parle de « pleine », j'englobe tout pour ne pas parler d'un aspect à la foi. Ainsi, nos enfants, demain, seront fiers de qui ils sont, fiers des enseignants qui les ont formés, fiers de débattre et de lutter comme nous le faisons aujourd'hui. Je crois que la fonction première de l'éducation est vraiment de créer de futurs guerriers aguerris. Pas seulement des guerriers, mais des guerriers aguerris, des guerriers redoutables, qui luttent en ayant conscience de cette plénitude et de cette vision globale pour tous, car alors, j'ai la certitude que nous fermerons les yeux en sachant que nous aurons laissé derrière nous des guerriers aguerris qui, à leur tour, lutteront pour laisser la place à ceux qui viendront ensuite. Parce que je n'ai plus beaucoup de temps à vivre, je le sais. Nous devons en être conscients. Et alors, qui prendra la relève ?

C'est ce que nous souhaitons pour l'avenir : que ce soient des guerriers aguerris, bien préparés pour aller chercher leurs droits, leurs devoirs, en exerçant également leurs devoirs sans dépasser personne, en prenant en compte tout le monde. « Si je fais cela ici, c'est pour que nous puissions en profiter à l'avenir ». « Nettoyons cela, car la rivière est en train de mourir pour tout le monde ». Un bien commun pour tous. Bien sûr, en gardant à l'esprit que nous ne pouvons pas tout donner à tout le monde. Nous devons aussi réfléchir, mais pas seulement à nous-mêmes, nous devons aussi penser à l'ensemble.

Comme je l'ai dit à la jeune fille l'autre jour, tant qu'à l'école, on n'enseigne pas le développement personnel, tout ce qui est essentiel à chacun, à la vie, que se passe-t-il ? Quelqu'un a alors demandé : « Comment se passe cette formation pour la vie ? » Bon, les amis, commençons par le plus petit. Le petit part d'ici avec sa mère : « Tu arrives à telle heure ». S'il a une montre et qu'il ne sait pas lire l'heure, il ne la saura pas. Mais, s'il connaît cette heure, la formation de cette heure qu'il a apprise, il la gardera pour le reste de sa vie. S'il sait distinguer sa droite de sa gauche, il sait marcher dans la bonne direction et c'est pour la vie. S'il arrive à faire la différence entre le chemin qu'il devra suivre pour telle raison et celui qu'il suivra pour telle autre, il saura se repérer dans la vie. S'il arrive

à distinguer l'envers de l'endroit du vêtement qu'il va porter, il ne portera jamais un vêtement à l'envers. C'est ce que je veux dire.

Nous devons donc également former nos élèves, nos enfants pour la vie autochtone, mais aussi pour la vie non autochtone. Car on ne peut plus séparer ces deux mondes. L'un aidera l'autre. Ce qu'ils apprendront là-bas, ils l'utiliseront ici. Pour avancer et aider les gens, sa communauté à avancer. Parce que ce n'est pas seulement le savoir autochtone qui le mènera dans la vie. Aujourd'hui, il faut avoir les deux savoirs, car c'est ainsi qu'ils avanceront bien dans la vie et aideront son peuple pour la vie.

IOLANDA POTIGUARA

Iolanda Potiguara est éducatrice, militante et maître des savoirs du peuple *Potiguara*. Elle est née à Aldeia do Forte, sur le territoire *Potiguara* à la baie de la Traição, dans l'État de Paraíba, où elle vit encore aujourd'hui. Elle milite pour l'éducation scolaire autochtone depuis de nombreuses années et rêve de transformer les pratiques du territoire, à travers un processus de revitalisation des cultures, des traditions et de la langue *Tupi* dans sa communauté.

PHOTO DE COUVERTURE

Alice Faria

TRADUCTION

SOLENI BISCOUTO FRESSATO

Soleni est historienne et sociologue, membre *O Olho da História* (L'œil de l'histoire), Laboratoire de Réflexion Transdisciplinaire sur la Crise de la Modernité et d'*Indices*, Réseau International de Recherche en Sciences Humaines et Sociales. Ses dernières réflexions portent sur la crise générale de la rationalité moderne et néolibérale et sur l'urgence de créer des alternatives transformatrices pour vivre et penser.

RÉVISION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La réalisation des Cahiers Selvagem est entièrement assurée par l'équipe de Selvagem, sous la coordination éditoriale d'Anna Dantes. La coordination de la traduction en français est assurée par Christophe Dorkeld. Ce cahier, ainsi que de nombreux autres, est disponible sur le site de Selvagem en portugais et dans plusieurs autres langues. Plus d'informations sur www.selvagemciclo.org.br.

Tout ce que Selvagem crée est destiné à être partagé gratuitement. Vous pouvez utiliser librement ce matériel, en partie ou dans son intégralité, à condition de créditer l'Association Selvagem et de maintenir l'accès gratuit. Pour toute autorisation supplémentaire, écrire à contato@selvagemciclo.org.br.

Nous aimons beaucoup suivre la circulation des matériaux Selvagem dans le monde, et c'est pourquoi, si vous utilisez ce matériel d'une quelconque façon, nous vous invitons également à partager vos retours à l'adresse e-mail ci-dessus.

Si vous souhaitez contribuer en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des savoirs autochtones : www.selvagemciclo.org.br/apoie.

Merci !

SOUTIEN



PARTENARIAT



Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2026
Traduction française, 2026
ISBN : 978-65-84440-65-4

